

Voyage au centre du Langage : L'Affectivité



Jacques Cortès
Fondateur et Président du Gerflint, France

Introduction¹

Si l'on admet qu'on ne peut ouvrir la bouche, même pour soliloquer, sans être dans la métaphore, on comprend que l'affectivité imprègne tout acte de communication. C'est à un voyage au centre du langage qu'invite le texte qui suit, véritable aventure (d'où le quasi calque du titre d'un roman de Jules Verne poétiquement exploité) commençant par un large détour dans la préhistoire du langage, guidé par l'Anthropogénie d'Henri Van Lier (1921-2009). Puis le périple revient, par étapes, vers Charles Bally et Emile Benveniste, tous deux considérés comme les pères tutélaires de l'énonciation, méritant donc même considération et respect, le premier pour avoir ouvert la voie à une linguistique de la parole que Saussure jugeait nécessaire mais ne voulait pas entreprendre; et le second pour avoir tenté de donner à l'analyse et à la présentation morpho-fonctionnelle de cette linguistique, le traitement descriptif et conceptuel qu'elle nécessitait. Rendre hommage à Benveniste n'a de sens qu'en réhabilitant l'œuvre injustement sous-estimée de Charles Bally².

La question de l'affectivité dans le langage est un débat tellement ancien et récurrent qu'il est difficile d'en renouveler considérablement la teneur. Il est possible de dire que le besoin de communiquer mobilise autant, si ce n'est plus, de motivation affective que d'objectivité au sens rigoureusement argumentaire du terme, et cela même dans les confrontations scientifiques où la volonté de convaincre revêt un aspect émotionnel et même passionnel qui fait tout le sel de la polémique dont Bachelard souhaitait ardemment qu'elle restât courtoise (ce qui en dit long sur les dérives possibles qu'elle peut prendre si l'on n'y prend pas suffisamment garde).

Disons donc que le concept *d'énoncé* que l'on oppose régulièrement à énonciation, est en quelque sorte un degré zéro de l'affectivité utile théoriquement et méthodologiquement pour les classements qu'on veut établir entre des actes de parole, mais que, dans l'immense majorité des cas, dès lors qu'on ouvre la bouche, « *on est dans la métaphore* »³ (comme dirait Louis Porcher) et les connotations se mettent à pleuvoir tellement dru que Roland Barthes - qui s'y connaissait bien en la matière - assurait que finalement, tout bien pesé, la dénotation (c'est-à-dire le fameux degré zéro) n'est rien d'autre que la première des connotations.

Tout cela pour dire que la communication humaine n'est pas seulement la transmission de messages d'une belle neutralité du type « l'eau bout à 100 degrés » qui relève du simple constat, mais un échange complexe où les interlocuteurs sont dans une situation frontale qui ressemble à un duel où le cliquetis des mots remplace celui des armes, les mots étant souvent la plus cruelle des armes comme le dit le proverbe français : « *un coup de langue est pire qu'un coup de lance* ».

Je vais essayer de montrer cela très concrètement, en partant d'une base relativement peu connue, le fameux ouvrage d'Henri Van Lier intitulé *Anthropogénie*⁴, et dont le GERFLINT a fait une abondante évocation dans le n°2 de la revue *Synergies Monde méditerranéen*⁵ (2011) que j'ai co-dirigé avec Jacques Demorgon, Marc Van Lier, Françoise Ploquin et Nelly Carpentier.

I. L'Anthropogénie⁶: large détour par la préhistoire

Pour expliquer - mais de façon très sommaire - ce qu'est l'anthropogénie, je l'opposerai à un mot qui lui ressemble et qui dit exactement le contraire, et ce mot c'est anthropologie.

Dans *anthropologie*, il y a *logos* qui renvoie au savoir, à la raison, à la science, aux idées éternelles, à la foi, à Dieu, donc à tout ce qui vient d'en haut, à tout ce qui part du haut pour expliquer ce qui est en bas, à savoir l'homme aux prises avec son destin que l'on envisage dans le cadre de théories d'inspiration *nouménale* (au sens platonicien ou kantien du terme), c'est-à-dire au niveau de réalités intelligibles relevant de l'absolu.

Dans *anthropogénie*, il y a *génie* qui renvoie au bas, au commencement, à la genèse, à l'évolution. L'anthropogénie est donc, à sa manière, une attitude post-darwinienne considérant que nous vivons dans un univers en devenir, en expansion permanente, donc dans un monde étalé procédant d'un amont dont nous sommes la résultante transitoire au terme de millions d'années d'évolution, et face à un aval où cette évolution se poursuivra à la même échelle de durée, dans des conditions qui impliqueront encore les lois du *hasard et de la nécessité* chères à Jacques Monod écrivant (dans le livre du même nom) : « L'ancienne alliance est rompue ; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers, d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. A lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres ⁷ ». Bel engagement d'impiété tout à fait en accord avec l'anthropogénie de Van Lier qui, lui aussi, se positionne dans une théorie clairement évolutionniste dont nous dirons quelques mots susceptibles d'éclairer la question de l'affectivité dans le langage qui, selon nous, ne peut se comprendre en profondeur qu'en partant avec Van Lier, du commencement.

La toute première cause d'un acte de langage est le désir et même le besoin de communiquer quelque chose à quelqu'un. On peut dire que l'affectivité est la source anthropogénétique du langage, que l'on se place dans la diachronie la plus lointaine donc que l'on remonte, avec Henri Van Lier à *l'homo habilis*, 2 500 000 années en arrière, ou plus sagement à *l'homo sapiens sapiens*, c'est-à-dire à 100.000 ans simplement, voire plus sagement encore à simplement 10 000 années (donc 10 petits millénaires) pour lesquels on dispose de traces archéologiques voire de documents écrits dans la pierre ou sur des parchemins qui nous permettent de reconstruire plus ou moins sûrement les milieux successifs. C'est dans le besoin impérieux de communiquer dicté par des raisons d'alliance contre le danger, de survie, de subsistance, de liens affectifs et matériels de toutes sortes que l'espèce hominienne a forgé peu à peu des moyens d'échange, de classification et d'organisation sociale de chaque cosmos.

Je ne reprendrai pas ici (avec Henri Van Lier) toute l'organisation physiologique du corps humain pour élaborer nos performances communicatives. J'essayerai simplement d'imaginer très sommairement l'acte moteur des âges préhistoriques lié à des capacités mécaniques uniques dans le monde animal, qui sont la source de tout langage dans le cadre de relations intégralement affectives: borborygmes, gestes, mimiques, menaces, dons, échanges, rituels divers qui, à force d'être répétés, se sont peu à peu élaborés, normalisés, codifiés, rationalisés, grammaticalisés même sous la forme de séquences complexes entre lesquelles des catégories sonores et visuelles au fil des jours, des années, des siècles, des millénaires... ont engendré des langages multiples au sein des communautés humaines. L'affectivité, donc le sens à produire volontairement ou à son insu (car on communique toujours, même sans le vouloir), s'est servi et se sert toujours du corps, et notamment de son aptitude à manier, à manipuler, à être debout, à marcher à vitesse variable, à courir, à articuler des sons, à crier, à moduler sa voix, à chuchoter, à pleurer, à percevoir les mouvements des autres, à saisir des situations complexes, à distinguer des différences, à interpréter des gestes précis, des dangers, à entendre et comprendre des sons, à les analyser et à les classer selon des hiérarchies complexes, à toucher, à palper, à sentir, à goûter, à sélectionner... on pourrait étendre largement ce descriptif qui n'est là que pour donner quelques exemples de cette aptitude corporelle dans laquelle et par laquelle s'exprime tout le jeu des potentialités affectives de l'Homme perpétuellement en représentation sociale. L'affectivité fut l'athanor, c'est-à-dire, métaphoriquement, le fourneau cosmique d'une alchimie (pour parodier Michel Onfray) ayant permis « la transmutation du plomb de l'existence en or linguistique⁸ ».

II-. Retour dans le monde contemporain

Comme on le voit, toute langue est pétrie, nourrie, imbibée, bourrée jusqu'au « gueuloir » (de Flaubert ou de Balzac) d'une affectivité impitoyable, marquant indélébilement tous les mots que nous prononçons, toutes les phrases que nous échangeons, tous les sentiments que nous tentons d'exprimer et qu'un rien peut faire basculer dans le malentendu car il n'y a guère d'énoncés simplement dénotatifs, il n'y a, en fait, que des énonciations, donc de l'affectivité. Le jeu des acteurs professionnels (chant, théâtre, cinéma, danse, peinture, architecture, poésie, roman, écriture sous toutes ses formes (et même écriture administrative) n'étant que l'interprétation, sublimée par l'art, de la vie quotidienne avec son affectivité envahissant tout.

Prenons un simple exemple : devant un ouvrage quelconque, quelle que soit sa taille, je puis exprimer ma pensée par un seul mot ; « Colossal ! ». L'adjectif que je viens d'employer - avec des variantes sonores plus ou moins importantes - est, on peut le vérifier facilement, commun à des dizaines de langues : anglais, allemand, espagnol, croate, polonais, russe, irlandais, néerlandais etc. et se justifie généralement - comme c'est le cas ici - dans une situation d'interlocution nécessitant un jugement intense, soutenu, emphatique, voire paroxystique, mais aussi ironique, moqueur, cynique, méprisant où l'intonation, l'accentuation et le geste confèrent à la caractérisation adjectivale une présence phonosémantique et dramaturgique reléguant le domaine proprement linguistique (la combinaison de phonèmes) au rôle de simple support de l'énonciation.

Au-delà du *digitalisable* (comprendre *le numérique*) à la portée de n'importe quel ordinateur, il y a la désignation *analogique* difficilement traductible en termes binaristes de « 0 » et « 1 ». Les trois syllabes du vocable employé, en effet, constituent en elles-mêmes, du point de vue strictement oral, un discours complet. On est donc dans une situation où le locuteur joignant le geste à la parole, communique une émotion, réelle ou feinte, où le sens recherché passe massivement par le corps envisagé globalement (*tempo, intonation, jeu des mains et des bras, position de la tête, mimique etc.*) pour attribuer au message sa pleine valeur illocutoire dithyrambique, ironique, sarcastique...

Cet exemple très banal constitue l'aspect le plus immédiat et simplificateur pour remonter concrètement à l'origine du monde et comprendre comment, par exemple, la communication par le langage est apparue. Il faut pour cela, bien sûr, ajouter le temps (quelques centaines de milliers d'années au bas mot), l'espace terrestre et les variations climatiques et géologiques où se sont développées « toutes les espèces minérales, végétales, animales, et un jour hominiennes⁹». Le territoire exploré est immense et se propose, anthropogénétiquement de montrer que « le corps d'Homo a été sélectionné comme un organisme segmentarisant », c'est-à-dire s'adaptant progressivement à son

cadre de vie sur tous les plans (*physiologique, social, spirituel, scientifique, technique, sentimental, érotique, passionnel, artistique, linguistique, philosophique, éthique, médical...*) pour nous amener à ce que nous sommes aujourd'hui, je veux dire plus simplement à la langue qui est la nôtre et dont nous nous servons avec plus ou moins de bonheur dans nos échanges les plus divers. Cette langue, c'est notre langue maternelle.

Ce qu'il faut retenir pour l'instant, c'est que, pour reprendre la distinction saussurienne entre *langue* et *parole*, dès que nous ouvrons la bouche, nous sommes en parole, en discours (pardonnez-moi ce truisme) et non en langue, car ce que nous allons dire ou entendre ne relève du numérique que de façon minimaliste. Que cela soit ou non d'une claire évidence, nous sommes en effet obligés d'interpréter globalement ce que l'on perçoit. Il s'agit donc d'en faire une analyse plus ou moins consciente ou spontanée pour en découvrir le sens qui n'est rien d'autre que la part d'énonciation que le locuteur a investie dans son message, car, l'énonciation, ce n'est rien d'autre que la présence du locuteur dans ce qu'il dit, c'est-à-dire l'affectivité dont il le colore, le sens qu'il veut lui donner ou qu'il croit lui avoir donné mais qui, très souvent, est en contradiction avec ce que l'auditeur en a compris, en contradiction avec la propre part d'énonciation de ce dernier, car, écouter, ce n'est pas seulement recevoir du sens parfaitement interprétable. Pas du tout ! Ecouter, c'est construire du sens à partir de ce que l'on entend, de ce que l'on voit et de ce que l'on vit, donc à partir d'une situation dont les variables sont multiples. Assister à la présentation d'un discours, c'est une épreuve dont on peut sortir berné, trompé, manipulé, entortillé, moqué, ridiculisé. On peut nous faire passer des vessies pour des lanternes, nous induire en erreur, susciter en nous des enthousiasmes dont l'avenir nous montrera la stupidité ou bien encore nous faire éprouver des haines, des refus et des antipathies dont l'avenir nous indiquera que nous nous trompons entièrement.

III : Affectivité et théorie linguistique¹⁰

Pour traiter une telle question, il faudrait reprendre toutes les écoles de linguistique depuis *Les Essais de sémantique (Sciences des significations)* de Michel Bréal en 1897, poursuivre avec Arsène Darmesteter et *La vie des mots étudiés dans leurs significations* (1887), revoir le *Précis de sémantique française* de Stephen Ullmann (1952), trois ouvrages où l'affectivité est montrée comme jouant un grand rôle dans la signification et qui seraient donc parfaitement à leur place dans notre étude. Mais il faudrait aussi donner attention aux recherches narratives, à la sémiotique, à la stylistique, à la lexicologie, à la poétique, à la rhétorique etc. toutes disciplines se rejoignant dans l'affectivité mais sans se fondre. Ne pas omettre non plus la psycholinguistique, la sociolinguistique, l'ethnolinguistique et la sociologie du langage, et bien évidemment,

ne pas faire l'impasse de Ferdinand de Saussure, de Meillet, de Bally, de Damourette et Pichon, de Ferdinand Brunot, de Benveniste etc. J'en omets volontairement, non par légèreté ou manque de respect, mais parce que je suis de plus en plus convaincu que La Bruyère avait parfaitement raison de dire que « tout a été dit et que l'on vient trop tard ».

Pour ne pas nous perdre dans un flot de références, je vais me borner à traiter simplement deux questions générales nullement nouvelles mais qui sont indiscutablement au cœur de tout le moteur d'une communication dont le carburant est l'affectivité. Sans elle, en effet, le langage, dépouillé de la vie, n'est certes pas réduit à une simple nomenclature, mais végète, hors toute situation, à l'état de jachère, donc de potentialités de sens non actualisées. Pour revenir dans la vie, chaque acteur doit être mis en scène en situation frontale, donc en position de viser éventuellement plusieurs cibles successives ou simultanées et, inversement d'être la cible, lui-même, de plusieurs interactants. A noter à ce sujet que Henri Van Lier distingue entre la position frontale de l'humain (avec une transversalité pouvant aller jusqu'à 360 degrés) et celle rostrale de l'animal qui n'est guidé, pour d'uniques raisons de nourriture, que par son rostre ou, si vous préférez, son muflle.

Je me propose donc d'examiner deux situations totalement distinctes : d'abord la langue envisagée comme album, catalogue, réservoir ou trésor¹¹ d'outils énonciatifs collectionnés depuis les débuts de son existence et conservés comme moyens potentiels d'expression susceptibles de nuancer son discours en fonction de la situation ; ensuite *la stylistique* de Charles Bally et les précisions d'Emile Benveniste en matière de subjectivité dans le langage.

1. La langue comme catalogue de possibilités énonciatives

La langue que nous parlons est infiniment plus vieille que tous ses locuteurs¹². Les milliards de situations de communication qui ont contribué à la créer, tant sur le plan formel que sur le plan énonciatif, l'ont dotée de caractéristiques infiniment diversifiées constituant, comme dit Saussure, un « trésor » mis à la disposition de ses locuteurs ou de ses scripteurs. Une langue, quelle qu'elle soit, est donc une mine de ressources où chacun peut puiser les expressions qui lui sont nécessaires pour dire avec la plus grande précision possible ce qu'il veut dire (même s'il se produit souvent des « ratés » de communication), les sentiments qui l'animent, les intentions et visées qui sont les siennes, mais aussi la manière de le dire : le langage que l'on tient, en effet, n'est jamais vraiment neutre car on peut tenter de convaincre, de persuader (entre ces deux verbes il y a une nuance : *convaincre* est plus autoritaire, *persuader* est plus insinuant et souple), on peut tenter aussi d'amadouer, de séduire, d'intéresser, d'humilier, de

faire souffrir, d'amuser, de rassurer, de tromper, de mentir etc. Pour tout cela je peux puiser dans les ressources naturelles déjà-là de la langue.

Si nous suivons la théorie de J.L. Austin, philosophe du langage mort en 1961, dans une situation de communication déterminée, tout acte de parole présente une force qu'il désigne par deux termes :

- Elle est **illocutoire** si l'on considère seulement sa structure interne ;
- Elle est **perlocutoire** si l'on envisage les effets de cet acte sur l'allocutaire

Prenons pour exemple le verbe *dire* dans la phrase : *Je lui ai dit de venir*

Si l'on considère que le verbe *dire* est neutre ou, si vous préférez, *au degré zéro de l'énonciation*, on peut, par rapport à lui, déterminer quelques variables possibles de la force illocutoire dans la série suivante

Je lui ai ordonné de venir *Je l'ai supplié de venir* *Je l'ai invité à venir*
Je lui ai conseillé de venir *Je lui ai proposé de venir* *Je lui ai suggéré de venir*

Tous ces verbes contiennent l'idée de *dire quelque chose à quelqu'un*, à laquelle s'ajoute, dans chaque cas, une différence :

Ordonner = *dire* + *impératif* ; *supplier* = *dire* + *imploration* ; *inviter* = *dire* + *ordre atténué (par ex)* ; *conseiller* = *dire* + *mise en garde* ; *proposer* = *dire* + *offre* ; *suggérer* = *dire* + *incitation discrète etc.*

C'est dans ces différences qu'il faut chercher l'explication concrète de la force (ou valeur) illocutoire de tous ces verbes. Comme on le voit, le langage ordinaire, en soi, est potentiellement chargé d'une affectivité que l'actualisation du discours dans des situations concrètes de communication atténue ou renforce. Les mots d'une langue sont de nature ambiguë. Ce sont à la fois des symboles ou signes de significations générales qui appartiennent au code de la langue mais qui comportent aussi des indices de situations d'énonciation liées au passé, à l'histoire de la langue. Ce qu'à partir des travaux d'Austin un linguiste peut retenir, c'est l'empreinte du procès d'énonciation dans le code, c'est-à-dire dans une suite de phrases comme celles que nous avons suggérées sans les mettre en référence à une situation particulière, il est clair que nous avons pu identifier des différences de sens indiquant déjà que la langue est équipée d'un « trésor » de nuances d'origine énonciative qui interviennent, en cas d'actualisation, en symbiose avec des éléments extra linguistiques de nature et d'intensité variables.

Mais nous avons aussi évoqué le mot **perlocutoire** qui est également un concept descriptif austinien. Il est possible, toujours par rapport au verbe *dire*, de déterminer la force ou valeur perlocutoire de certains verbes (entre autres car il n'y a pas que les verbes) qui marquent les conséquences de l'acte sur le comportement de l'allocutaire.

Dans *je l'ai forcé à venir*, par exemple, il y a 3 idées :

- je dis quelque chose ;
- je renforce ce que je dis par le caractère impératif de mon acte de parole ;
- j'obtiens un résultat positif puisque l'allocutaire exécute l'acte que je lui ordonne.

Forcer quelqu'un à faire quelque chose est une énonciation perlocutoire ou *perlocution* dans la mesure où elle amène quelqu'un à accomplir un acte qui n'aurait pas eu lieu sans elle. Il en va de même dans *je l'ai décidé à venir*, *je l'ai convaincu de se retirer* etc. Tous ces verbes nous renseignent sur un certain type de pression exercée sur quelqu'un dont la résistance est en fin de compte vaincue.

2. Stylistique et énonciation

a) Charles Bally suppléant de Saussure : *le Traité de Stylistique*

La définition de la Stylistique est bien connue : « La stylistique étudie les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité¹³».

On trouve là une double affirmation : d'une part, le langage exprime notre affectivité, et d'autre part, notre affectivité enrichit le sens et la portée de ce que nous disons. Le mot *organisé* implique l'idée d'un système de faits spontanés n'ayant aucun caractère impératif. Sans doute les signes produits en synchronie présentent-ils les propriétés générales de tout signe linguistique sur les plans phonétique, morphosyntaxique et lexical, mais ces propriétés parfaitement repérables et analysables, ne relèvent pas du synchronique mais du diachronique.

Ce qui relève du synchronique, donc de la stylistique (ou de l'énonciation), ce ne sont pas les identités mais les différences, c'est-à-dire toutes les circonstances, tous les éléments qui font que la nature véritable des unités linguistiques n'est pas dans des similitudes catégorielles mais dans un acte de parole spontanée porteur d'un implicite complexe suscitant une interprétation pouvant varier d'un interlocuteur à un autre. Il n'y a pas de substance, donc d'absolu, dans un acte de communication ordinaire mais un équilibre transitoire de termes qui se conditionnent réciproquement et dont l'analyse stylistique (ou énonciative) parvient à décoder la signification conjoncturelle. Cet équilibre *in praesentia* est inscrit dans un rapport syntagmatique dont la combinatoire suivante : [*fait de langue marquant l'usage collectif + fait de parole dépendant de la liberté individuelle*] est déjà porteuse de sens mais d'un sens auquel des rapports associatifs *in absentia* apportent aussi un complément mnémonique.

Le mécanisme de fonctionnement de la stylistique de Bally est donc là, et, si l'on se reporte à la deuxième partie du *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure (désormais CLG consacré à la *Linguistique synchronique*), on voit bien qu'entre Bally et Saussure n'existe pas l'ombre d'un malentendu (le contraire, du reste, eût été surprenant). Dire que Bally se serait éloigné de son Maître est une absurdité. Il en est au contraire le plus fidèle disciple, et probablement aussi le plus doué et le plus audacieux puisqu'il a tenté d'écrire le livre que Saussure - pour des raisons lumineusement exposées par Benveniste dans le chapitre III des *Problèmes* Tome1 - se refusait à écrire. Connaissant la réticence et même le refus quasi-définitif de Saussure d'écrire l'ouvrage de linguistique générale qu'on lui demandait avec insistance, il est permis de faire l'hypothèse plausible et plutôt même le constat que Bally a pris sur lui, du vivant même de Saussure, dans la première décennie du XXème siècle, de publier son *TSF* qui est un authentique essai de Linguistique de la Parole. Puis dans les 3 années qui ont suivi la disparition de Saussure en 1913, il a pris de nouveau l'initiative de publier le *CLG* qui - c'est un fait - a servi et sert toujours de base aux travaux linguistiques et socio-anthropo-ethnolinguistiques les plus divers. Il y a quelque chose de lassant et même de désolant à lire certains commentaires brillants d'érudition où l'on juge des faits vieux de 100 ans avec une sorte de condescendance tranquille, comme s'il s'agissait de pures et simples banalités auxquelles des génies postérieurs auraient enfin mis un terme.

On ne dira donc jamais assez ce que la recherche contemporaine en sciences du Langage doit à Bally. Et c'est sans doute cette certitude qui amène aujourd'hui certains chercheurs à regretter la « longue éclipse » qu'a connue son œuvre, et à s'insurger *a contrario* contre les prérogatives estimées abusives accordées à Emile Benveniste considéré « comme le seul concepteur et promoteur de la théorie de l'énonciation ¹⁴ ». A lire certains commentaires sur Bally, on est parfois surpris et même choqué. A propos des exemples que Bally cite, d'aucuns parlent « d'anecdotes de salon », de « platitudes relevant d'une sociologie du sens commun », de « banalités ¹⁵ ». Encore une fois, l'admiration doit être historique. A mon avis, et sans remettre le moins du monde en question l'apport très riche de Benveniste dans le prolongement de la stylistique de Bally par l'énonciation, qui procède d'une autre vision du problème, d'évidence plus linguistique au sens formel du terme, il est clair que la sagesse et l'équité commandent de replacer l'ensemble de leurs apports respectifs dans un continuum se poursuivant jusqu'au discours, jusqu'à l'anthropologie linguistique, jusqu'à l'ethnographie de la communication et même, en généralisant sans audace particulière jusqu'à l'interactionnisme socio-discursif car toutes ces avancées s'inscrivent dans le même grand courant évolutif. Ce n'est faire offense à personne que de placer Bally à l'origine d'une évolution historique que ses travaux ont puissamment inspirée à une époque où les esprits n'étaient pas encore très ouverts à des travaux dépassant les unités discrètes que l'on cherchait à définir.

b) Benveniste et l'énonciation

Lorsque Bally publie à Genève, en 1905 son *Précis de Stylistique* qui est une esquisse du *Traité de Stylistique* qu'il publiera, toujours à Genève en 1909, Emile Benveniste (1902 -1976) - qui deviendra le plus grand comparatiste et indo-européaniste du XXème siècle - est encore un enfant. Il est donc peu raisonnable de chercher à établir entre Bally et lui une quelconque comparaison. En matière d'affectivité, de stylistique et d'énonciation, le précurseur est d'évidence Bally. Il est bon, parfois, de rappeler ces faits d'évidence à ceux qui oublient de citer les compléments circonstanciels de ce petit drame qu'est le discours. La relecture de Lucien Tesnière mériterait parfois le détour¹⁶.

Mais si l'apport de Benveniste a dominé et domine encore l'esprit de tous les linguistes du XXème siècle, et même d'aujourd'hui, c'est pour une raison assez claire : Saussure ne voulait pas se lancer dans l'élaboration d'une linguistique de la parole avant d'être parvenu à définir « l'objet à la fois intégral et complet de la linguistique ». Il établissait donc une distinction très nette entre, d'une part, « *le langage multiforme et hétéroclite, à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique* » *relevant donc à la fois du domaine individuel et du domaine social et ne se laissant classer dans aucune catégorie des faits humains parce qu'on ne sait pas comment dégager son unité* » ; et d'autre part la langue qui est « un tout en soi et un principe de classification ¹⁷», la langue à laquelle il fallait donner la première place parmi les faits de langage, car, ce faisant, on introduisait un ordre naturel dans un ensemble qui, sans cette priorité, n'autorisait aucune classification D'où la conclusion fameuse : « La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ».

Ce qui distingue Benveniste de Bally, et qui explique, en grande partie, la préférence des écoles linguistiques postsaussurienne françaises, c'est le souci qu'a eu Benveniste de suivre à la lettre les indications de Saussure qui considérait que le problème linguistique est avant tout sémiologique et, « reprenant ce grand problème au point où Saussure l'avait laissé », il a voulu insister d'abord sur la nécessité d'un effort réfléchi de classement pour promouvoir l'analyse et affermir les bases de la sémiologie ». Son travail descriptif envisage donc toutes les formes, notamment syntaxiques, que peuvent prendre les mécanismes de l'énonciation au cours d'un acte communicatif individuel d'utilisation de la langue. Je vous renvoie aux deux tomes des *Problèmes de Linguistique Générale* publiés chez Gallimard, respectivement en 1966 et 1974, et dont le contenu est réparti selon les mêmes 6 grandes parties allant en s'élargissant :

du plus formel : 1) les transformations linguistiques

au plus ouvert : 5) l'homme dans la langue, 6) le lexique et la culture,

en passant par le détail analytique le plus large 2) la communication, 3) les structures et analyses et 4) les fonctions syntaxiques. **Quelques exemples, en vrac, de thèmes choisis par Benveniste :**

La **deixis**, c'est-à-dire l'ensemble des moyens d'indiquer les **coordonnées spatio-temporelles d'un événement de communication** (indices de personne (rapport je-tu), pronoms personnels, démonstratifs, temps verbaux, procédés d'interrogation, d'intimation, d'assertion, modalités temporelles, accentuation, cadre figuratif, dialogue, proverbes, monologue, soliloque, communication phatique etc.). Tout fait l'objet d'une reprise dans la perspective, abondamment exploitée aujourd'hui encore - notamment dans l'enseignement-apprentissage des langues étrangères - pour comprendre et pratiquer l'énonciation en tant que programme opératoire d'un intérêt indiscutable.

La démarche de Bally est très différente et se développe sur le mode ternaire après **une définition générale de la stylistique**, il étudie les faits d'expression en trois temps :

- 1) **délimitation**,
- 2) **identification**
- 3) **établissement de leurs caractères affectifs** (3^{ème} à 7^{ème} parties).

A mon avis, Bally et Benveniste poursuivent la pensée de Saussure selon deux orientations différentes mais tout à fait explicables, l'une comme l'autre, par le refus de Saussure lui-même de se lancer dans l'élaboration d'une linguistique de la parole.

Pour Conclure

Ce qu'il faut savoir à propos de ce voyage que nous venons de faire au centre du langage en l'abordant sur la trajectoire de l'affectivité, est résumé dans la simple mais très belle formule axiomatique de Paul Watzlawick dans son livre de 1979 : « *On ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non*. Cela se passe de commentaires mais Watzlawick pousse l'amabilité jusqu'à nous donner 4 autres axiomes complémentaires à propos de la communication :

1. Tout ce qu'on dit entraîne une interprétation automatique qui peut être positive ou négative.
2. Tout ce qu'on dit agit donc sur le destinataire.
3. Tout message peut être envisagé de façon digitale donc en lecture numérique en termes de 0 et de 1, mais dans la perspective définie par PW, son interprétation se fait très régulièrement en terme analogique, donc de façon intuitive, affective, ambiguë, en fonction d'un ensemble de données contextuelles et

personnelles dont découle l'idée que nous nous faisons du sens et de la portée de ce qui est dit.

4. Enfin tout message est assez fréquemment émis dans un contexte inégalitaire où il y a un dominant et un dominé, la position haute, celle du dominant, n'étant pas obligatoirement la plus forte dans la mesure où l'on est dès lors tenu de donner la justification de son propos, sans obligatoirement parvenir à convaincre si l'interlocuteur n'a pas envie d'être convaincu. D'où les débats médiatisés où l'issue des affrontements est moins dans la raison rationnelle des propos tenus que dans les préalables de sympathie du public pour l'un ou pour l'autre des adversaires, mais aussi dans la séduction physique, dans la finesse des comportements, dans l'arsenal de ce qu'on appelle (en didactique des langues) les simulations globales, petit jeu dans lequel excellent autant les bons acteurs, les bons professeurs et les bons conférenciers que les pervers histrioniques tentant obsessionnellement de susciter l'attachement de spectateurs naïfs par leur aisance dans l'art de la tromperie, du mensonge et du culot.

Nous vivons en permanence - j'exagère à peine - dans une atmosphère de procès d'intention. Tout signal émis peut être utilisé par celui qui le reçoit comme une preuve évidente de culpabilité potentielle. Un sourire bienveillant peut être perçu comme une injure intolérable, un acte de charité comme du mépris, le zèle comme de l'hypocrisie ou comme une trahison par manque de solidarité, la bonne humeur comme un indice inquiétant de sérénité suspecte etc. On peut vous faire un procès d'intention sur n'importe quoi : sur votre goût à porter une cravate, sur les implications supposées de vos propos, sur la signification profonde, idéologique de chacun de vos actes, sur votre comportement, sur le choix de vos quotidiens, sur les lieux que vous fréquentez, sur vos gestes, mimiques, projets, désirs, principes, réflexions, lectures, plaisanteries, goûts, distractions et même sur votre silence sous lequel, comme les Femmes savantes de Molière, « on entend un million de mots ». Tout peut être signe permettant à qui veut vous nuire de « faire flèche de tout bois » sans courir le moindre risque puisqu'il s'agit régulièrement d'hypothèses. Le monde est ainsi fait.

Je terminerai par un exemple d'interprétation effectuée par Jean Daniel, le célèbre journaliste, à propos de Jean-Jacques Servan Schreiber dont il dresse un portrait nettement à charge dans un de ses livres : *Le temps qui reste* (Gallimard, 1984, p.162) : « *Un jour, je lui dis, croyant plaisanter, que Saint-Simon se faisait réveiller tous les matins par un valet de chambre qui lui proclamait solennellement : « Levez-vous Monsieur le Comte, vous avez de grandes choses à faire ». Je ne sais si, le lendemain, il se fit réveiller de la même manière. En tout cas, au lieu de sourire, il me regarda d'un air rêveur... Une telle ambition, une telle candeur finissaient par désarmer... ».*

Comme on le voit, un silence, un air rêveur et l'interprétation tombe, cinglante. Comme disait Ponge : « traitée d'une certaine manière la parole est assurément une façon de sévir » (*Le Parti pris des choses*, « Pas et le Haut », p.118, Poésies Gallimard, 1948). Si je rappelle le fameux aphorisme disant que « dans les vieux couples, même les silences deviennent des redondances », j'espère qu'on m'accordera que la relation humaine n'est pas une chose facile et qu'il serait temps de redonner à l'enseignement des humanités, donc à la formation au décryptage des valeurs analogiques dans lesquelles nous nageons, une part moins « peau-de-chagrin » par rapport aux mathématiques et, plus généralement aux sciences dites dures qui servent actuellement de critères d'excellence majeurs, voire uniques dans nos systèmes éducatifs.

Former les générations futures à la compréhension et à la pratique intelligente de toutes les formes de communication, quel que soit le domaine, est un projet de restructuration de la formation citoyenne en ces temps de riches mutations démographiques. Il y a là un vrai problème, largement sous-estimé, voire ignoré par les instances dirigeantes de nos pays respectifs qui se montrent uniquement soucieuses, parfois, de résumer l'avenir au développement meurtrier pour l'humanisme, d'un monolinguisme universel. Mais c'est là un autre problème.

Bibliographie

- Aubin, S. (dir.) 2013. *Charles Bally : Moteur de Recherches en Sciences du Langage*, Revue *Synergies Espagne*, n° 6, Sylvains-les-Moulins, France : GERFLINT. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Espagne6/Espagne6.html> [consulté le 15 septembre 2015].
- Bachelard, G. 1973. 12^{ème} édition [1^{ère} édition, 1934]. *Le Nouvel Esprit Scientifique*. PUF.
- Bally, C. 1905. *Précis de Stylistique*. Genève.
- Bally, C. 1951. 3^{ème} édition. *Traité de Stylistique Française*. 2 tomes. Paris : Librairie Klincksieck.
- Benveniste, E. 1966. *Problèmes de Linguistique Générale*. NRF, éditions Gallimard.
- Benveniste, E. 1974. *Problèmes de Linguistique Générale II*. NRF, éditions Gallimard.
- Breal, M. 1897. *Essai de Sémantique (Sciences des Significations)*. Paris : Hachette.
- Brunot, F. 1965. 3^{ème} édition [1^{ère} édition, 1926]. *La Pensée et la Langue*. Paris : Masson.
- Cortès, J., Marcellesi, J.B. (dir.) 1990. *Vivre le français*, revue *Europe*, n° 738.
- Damourette, J., Pichon, E. 1911-50. *Des Mots à la Pensée, Essai de Grammaire de la Langue Française*. 7 Vol. Paris.
- Darmesteter, A. 1904. *Cours de Grammaire historique de la langue française*. 4 vol. Paris.
- Demorgon, J., Cortès, J. et al. 2011. « Henri Van Lier, Anthropogénie et Linguistique ; devenirs méditerranéens », Revue *Synergies Monde méditerranéen* n°2. Sylvains-les-Moulins, France : GERFLINT. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/MondeMed2/mondemed2.html> [consulté le 15 septembre 2015].
- Guberina, P. 1993. *Valeur logique et valeur stylistique des propositions complexes en français et en croate*. Mons : Didier Erudition/CIPA,
- Monod, J.1970. *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris : éditions du Seuil.

Porcher, L. 1990. *Vivre le français* (dir. J. Cortès et J-B. Marcellesi,) « Conjectures sur la diffusion du français », Revue *Europe*, octobre, n° 738, p.77-84, Paris.

Saussure, F. de 1969. 3^{ème} édition. *Cours de Linguistique Générale*. Paris : Payot.

Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*, Les Impressions nouvelles/ Fondation Anthropogény Henri Van Lier - Bruxelles.

Notes

1. Le texte présenté ici a fait l'objet d'une conférence présentée à l'Université de Zagreb (Croatie) en 2013 dans *Francontraste : l'affectivité et la subjectivité dans le langage*, et publié par les Editions CIPA de Mons sous l'ISBN 978-2-930200-28-6.

2. Pour compléter mon propos, je recommande de lire, sur le site gerflint.fr et la Base du GERFLINT en accès libre et gratuit, le n° 6 de la revue *Synergies Espagne* coordonné par Sophie Aubin, et qui a pour titre : *Charles Bally : Moteur de Recherches en Sciences du Langage*. Il est temps de réhabiliter pleinement les travaux de Bally après un bon siècle d'ignorance inadmissible. Voir la Bibliographie pour les références exactes.

3. En fait, Louis Porcher ne dit pas exactement cela. La citation réelle est « *dès qu'il y a langue, il y a métaphore*. Mais l'idée est la même. Voir la bibliographie pour les références exactes.

4. Référence dans la biblio

5. idem

6. idem

7. idem

8. Formule empruntée à Michel Onfray dans son livre *La construction du surhomme, Contre-histoire de la philosophie*, T.7, Grasset, 2011, p.184.

9. *Anthropogénie*, op.cit, p.12.

10. Le singulier ici a valeur globale. La théorie linguistique englobe toutes les écoles qui, depuis l'origine des temps anciens ou modernes, ont envisagé l'affectivité dans le langage. La suite de notre propos montre que la recherche à cet égard, ne s'est pas montrée avare. Je me borne à un simple rappel de quelques œuvres majeures et de quelques noms de chercheurs célèbres du domaine francophone essentiellement, mais sans m'étendre sur les détails.

11. Comme nous le verrons plus en détail infra, le mot « trésor » est emprunté au Cours de Saussure.

12. C'est là encore une idée empruntée au même article cité de Louis Porcher.

13. TLF, p.16 §19

14. Cf. Durrer S. *Introduction à la Stylistique de Charles Bally*, Delachaux et Niestlé, coll. Sciences des Discours, Lausanne, 1993.

15. C'est le cas du livre, par ailleurs excellent, de Bachman, Lindenfeld et Simonin, publié en 1981 dans la coll. LAL du CREDIF, p.10.

16. Je fais ici allusion (poétiquement) à la structure de la phrase simple, p.102, des *Eléments de Syntaxe structurale* de Lucien Tesnière où il est question du nœud verbal qui « *exprime tout un petit drame. Comme un drame, en effet, il comporte obligatoirement un procès, et le plus souvent des acteurs et des circonstances* ». Pour filer la métaphore, disons que, pour Bally les circonstances atténuantes, n'ont pas du tout joué.

17. Toutes les citations qui précèdent sont tirées du Chap. III du CLG traitant de l'objet de la linguistique et dans son § 1, traitant de la définition de la langue.